



Le mutisme des soldats, le traumatisme de la Grande Guerre

Irina Durnea

Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3

Depuis la nuit des temps, la guerre et l'homme ont eu une existence commune. L'homme organisé en société a toujours fait la guerre, et il en a toujours parlé, il s'est toujours exprimé sur ce sujet. Les textes anciens, mais les textes plus récents également, témoignent d'une riche activité d'écriture qui rend compte des guerres menées à travers l'Histoire. En effet, il suffit d'un regard rapide dans le passé pour découvrir nombre de chroniques et d'ouvrages historiques qui ont pour sujet la guerre : les *Commentaires* de César, ou *L'anabase* de Xénophon, ont été lus par tous les écoliers qui faisaient du latin ou du grec ; mais aussi les noms de Thucydide, Tite-Live, Tacite, Grégoire de Tours, Villehardouin, Froissart, Michelet, et bien d'autres, suffisent pour qu'on évoque le souvenir de leurs œuvres historiques. Aussi, il ne faut pas oublier qu'il n'est guère de forme littéraire ou artistique où la guerre n'apparaisse : qu'elle soit sujet, thème, prétexte ou toile de fond, elle est présente dans toutes les formes artistiques.

Au niveau littéraire, les textes modernes et les textes anciens se différencient les uns des autres par un aspect indissociable du discours à l'époque contemporaine : la présence du traumatisme psychologique, et la souffrance des combattants. En effet, la littérature moderne prend en compte le vécu du combattant, la souffrance de l'individu, et met au second plan l'exploit militaire et l'héroïsme du soldat. Désormais, la blessure psychologique sera mise en avant, elle qui, plus importante que la blessure physique, provoque une prise de conscience muette, née d'un refoulement d'émotions qui jaillissent d'une épreuve douloureuse et indescriptible qu'est la guerre.

La modernité

Le vingtième siècle a ramené avec lui non seulement des grandes inventions, qui ont contribué au changement du confort dans la vie quotidienne, facilité l'existence, et donné plus de chances à la vie (avec le progrès de la médecine), des grandes découvertes qui ont permis à



l'humanité de se penser dans un univers infini, mais en plus deux guerres mondiales qui ont complètement changé la face du monde. En effet, le vingtième siècle débute avec une guerre sans précédent qui marque non seulement le début d'un nouveau siècle, mais encore est à l'origine d'une nouvelle ère. Le bouleversement provoqué par cette guerre totale a contribué à un changement radical dans l'organisation socioculturelle. Le changement s'est également produit au niveau intellectuel et artistique, puisque la guerre n'est plus vue alors comme l'exploit d'un héros exceptionnel, qui incarne courage et bravoure militaire, mais elle est l'affaire d'une collectivité ; les combattants sont tous des héros.

Nul ne se doute, en août 1914, que la guerre « moderne » qui frappe aux portes de l'humanité anéantira quatre années de l'existence de ce monde, entrainera de nombreuses décennies de souffrance, et marquera à jamais les consciences. Avec tous les moyens modernes en matière d'armement, de stratégies militaires et de communication, l'opinion générale, dans les deux camps belligérants, concorde sur une guerre éclair, qui ne peut durer plus de quelques mois. Et nul ne se doute, en France, que cette guerre meurtrière va transformer la rage de la Revanche en une vague presque unanime de pacifisme.

Nous sommes au début du mois d'août 1914, lorsque la guerre éclate, et partout à travers la France les voix crient leur joie de pouvoir enfin effacer la honte de 1871. L'enthousiasme général pousse la population à croire que cette nouvelle guerre ne peut qu'être courte, et que l'on en reviendrait, à Noël, victorieux. Et pourquoi l'on croirait le contraire avec toutes les nouvelles inventions, la modernisation des appareils militaires et des armées ? De ce fait, à Paris, comme à Berlin, les soldats partent en chantant et « la fleur au fusil ». Ces images de départ donnent à l'exode des soldats vers le front l'allure d'un départ en vacances. Personne ne conçoit, en ces premiers jours de mobilisation, que le conflit va s'étendre sur tant d'années, et avaler tant de vies et d'énergies. Les livres d'histoire d'aujourd'hui nous rappellent ces moments du début de la guerre : Marc Ferro, dans *La Grande Guerre, 1914-1918*, nous dit que « l'idée prévalait qu'une guerre moderne serait nécessairement une guerre courte ¹ ». « Une guerre courte, telle est bien la certitude de tous : même si Kitchener, Gallieni, voire Joffre, ont dit parfois leur scepticisme, ils n'en ont jamais tiré la leçon, partageant la croyance générale de leurs camarades, compagnons ou ennemis. L'idée commune est que la guerre s'achèverait en une ou deux grandes batailles, aussi les

¹ Marc Ferro, *La Grande Guerre, 1914-1918*, Folio, Gallimard, 1990, p.58



stratégies se partageaient essentiellement sur la façon de gagner²». Mais ce que nous ne trouvons pas véritablement dans les livres d'histoire, ce sont les émotions à vif. Ces émotions qui nous font revivre l'enthousiasme, mais surtout le désenchantement de la guerre, nous les retrouvons dans la littérature. L'attention unanime voudrait que l'on dirige nos regards vers la littérature de guerre écrite par des hommes, témoins actifs du conflit, mais nous savons que, en ce qui concerne la littérature masculine, il a fallu plusieurs années- après la fin de la Grande Guerre- pour qu'apparaissent, en abondance, des romans évoquant le conflit. Ces publications tardives des expériences de la guerre impliquent un travail de la mémoire dans la construction des écrits, et donc des émotions et de représentations soigneusement reconstituées. Pour cette raison, dans le but de lire le ressenti dans son expression immédiate, nous nous sommes orientés vers les écrits des femmes, qui, elles, sont restées à l'arrière pour rendre compte de ce qui se passe. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, cette guerre totale mobilise toutes les couches sociales, les femmes sont arrachées à leurs préoccupations habituelles, et les femmes de Lettres se transforment en témoins de l'Histoire. Leurs écrits sont ainsi pour nous des chroniques précieuses, de riches trésors du souvenir collectif. Dans le prolongement de ses propos, nous avons choisi l'ouvrage d'une femme-auteur, écrit pendant la Première Guerre Mondiale, qui ne révèle pas la guerre du champ de bataille, avec le quotidien des soldats, mais plutôt la guerre à l'arrière, où se mélange le quotidien de tout le monde. Cet ouvrage nous montre les effets de la guerre sur la société. En 1916, Marcelle Cappy, jeune femme inconnue des milieux littéraires, publie son premier roman, préfacé par Romain Rolland : *Une Voix de femme dans de la mêlée*. Nous nous y sommes intéressés parce que c'est un livre rempli d'émotions ; il est sensible aux misères du peuple, mais sait dire aussi le ridicule. Cette voix de femme, qui vibre à l'intérieur, observe la guerre à l'arrière, et ne se laisse pas tromper par l'injustice, les exploits et le grotesque. Elle dénonce chaque aspect incongru de la vie, et les dégâts irrémédiables de la guerre. Le roman se compose de récits de situations organisées en épisodes, accompagnés d'un titre. Point d'intrigue, sinon la guerre, qui relie ces épisodes ; ils reproduisent, chacun, une histoire puisée dans la vie de tous les jours, où l'auteure s'emploie à restituer fidèlement les dialogues rapportés, et à nous faire prendre conscience de l'impact que la guerre a sur le moral des soldats.

² *Ibid.*, p.60



Portrait du soldat

Guerre et vertu étaient, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, les leitmotivs dans la littérature de guerre. En effet, la littérature qui traite de la guerre ne respire que bravoure et gloire militaire : le courage est la plus haute des vertus, la lâcheté le plus vil des défauts, et mourir au champ d'honneur est la plus belle mort ; tout prône le vaillant militaire, c'est un idéal proposé à toute la population, quelle que soit la culture.

Le soldat de Marcelle Cappy n'est pas un héros exceptionnel, un brave guerrier aux qualités hors du commun tel Achille, Lancelot ou Alexandre le Grand. Dans *Une Voix de femme dans la mêlée*, les soldats sont tous exceptionnels bien qu'ils soient tous ordinaires. Simple soldat, officier, Blanc ou Noir, Français ou Allemand, ils sont tous unis par la même vie sur le front. « Ils sont la foule dans tous les pays », nous dit Marcelle Cappy, et ils ont tous un lien commun : ils font la guerre. Moralement et physiquement, ils ne sont ni beaux, ni séduisants, ni vraiment le contraire. Ils connaissent la peur, le froid, la faim, et ce sont des victimes : « Nous sommes des hommes qui souffrons en notre chair et en notre cœur ³ », nous disent-ils. L'auteure constate, ainsi, leur bonté et leur humanisme :

«...les soldats qui ont vu la mort face à face, qui ont souffert dans leur chair, ne sont pas les sauvages et les grotesques qu'on représente sur la scène. Ils sont des hommes, tout simplement, et ils considèrent leurs adversaires comme des hommes, tout honnêtement ».⁴

Ils recourent même à la dérision et à l'autodérision :

« Un soldat, amputé d'une jambe, se traînait sur des béquilles. Viennent deux militaires, dont l'un boitait : « En voilà un plus mal fichu que moi », dit-il, s'avançant vers l'éclopé ».⁵

Les poilus sont des hommes simples, las de la guerre, mais gardant le sens du « devoir ». S'ils retournent au front, ce n'est plus par pure conviction, ils savent que ce qu'on croyait au début n'est plus vrai, mais parce qu'on leur a confié une tâche, et il est de leur devoir de l'accomplir aveuglement et silencieusement.

Les combattants de la Grande Guerre ne rentreront pas en héros pour dormir sur leurs lauriers ou pour en conquérir d'autres, comme les récits d'autrefois le racontent. Rien ne montre mieux comment la gloire, à notre époque, a vraiment disparu de la guerre.

³ Marcelle Cappy, *Une Voix de femme dans la mêlée*, p.3

⁴ *Ibid.*, p.8

⁵ *Idem*



« *La fleur au fusil* » et le désenchantement de la guerre.

L'euphorie des départs pour la guerre, en 1914, s'y retrouve également. On voit, unanimement, une guerre courte et, bien évidemment victorieuse. Les premiers départs pour le front sont ainsi accompagnés de joie :

Les compartiments s'emplissent avec rapidité. De jeunes recrues, allant rejoindre leur poste, escaladent en chantant les marchepieds, s'accrochent en grappe aux portières. Ils manifestent une grosse gaieté bonne enfant. Et c'est au milieu des chants que le convoi s'ébranle après plusieurs heures.⁶

De retour à l'arrière, ces mêmes hommes manifestent une attitude différente qui laisse entendre que les premiers jours de mobilisation ne sont que de vagues souvenirs dissipés dans l'oubli collectif. Marcelle Cappy évoque les « jours de la mobilisation dans ces trains aux potières fleuries de branches, d'où montait un tempête de rires et des chants » (VFM, 12), pour constater le changement opéré sur le moral des soldats après qu'ils eurent vu la guerre. La vision lyrique de la guerre, qui avait encouragé les hommes à partir, est ébranlée (« Ils ont vu ce qu'était la guerre. Ils ne chantent plus », VFM, 12). Heurtés à la réalité de la guerre, ces hommes ont subi un changement dans la manière d'apercevoir le monde qui les entoure ; leur engouement du départ s'est évanoui, et leur élan patriotique s'est transformé en pacifisme. Ils ont été désenchantés.

Ce désenchantement se traduit par un comportement naturel, qui montre que les soldats sont des hommes avant d'être des combattants, et ils font preuve d'humanisme et d'altruisme même à l'égard de l'ennemi (nous est reproduite l'histoire d'un soldat français qui, bien qu'il soit blessé, cède la place pour être soigné à un soldat allemand), parce qu'ils savent « ce que c'est » que la guerre.

Le commentaire de l'auteure résume l'effet que la guerre a eu sur les soldats : « Ils sont pacifiques et simples [...] Ils ont vu ce qu'était la guerre. Ils ne chantent plus⁷ ». L'expérience violente qu'ils ont eue sur le champ de bataille leur a permis ainsi d'ouvrir les yeux et de voir la « vraie » réalité, et non pas l'image embellie promue par la classe politique qui appuie sa rhétorique sur le sens du patriotisme dans le but précis de garder le moral des troupes et des familles à l'arrière. Leur chant est devenu silence.

⁶ *Op.cit.*, p.188

⁷ *Ibid.*, pp.11-12



Le retour du soldat. Le décalage entre le front et l'arrière

Au front, la mort est là, devant eux, à chaque tournant, et enlève un camarade après l'autre. S'ils en réchappent, peu redeviendront des hommes comme avant : « Ils reviennent voûtés, vieillis, graves, muets » (VFM, 12). De retour à l'arrière, plus personne ne chante comme on l'avait fait aux jours de la mobilisation.

Chez Marcelle Capy, les soldats ne sont pas des matamores: « ils ne posent pas en héros » (VFM, 13;118), ni ne manifestent de la haine envers leurs adversaires. C'est parce qu'ils ont découvert la «supercherie» de la classe politique, le « bourrage de crâne » dont elle s'est servie pour mobiliser les esprits, que les soldats reviennent du front humbles et pacifiques, et qu'ils ne supportent pas d'entendre les discours « héroïques » des civils :

Dans un compartiment se trouvent trois soldats qui vont rejoindre leur corps. Blessés aux frontières de Belgique, soignés aussitôt, ils sont guéris. Comme, tout à côté, certains qui ne connaissent de la guerre que ce que leur imagination féconde a créé, se complaisent à raconter à des curieux béats le récit d'exploits fantastiques, les trois blessés haussent les épaules. Eux, ils ne crient pas, ils ne se posent pas en héros. Ils savent. Ils sont restés des heures sous le feu de l'ennemi, ils ont la triste expérience du carnage. Et parce qu'ils ont senti le grand frisson du champ de bataille, ils dédaignent les commérages des héros en chambre. Ils opposent à la jactance des Tartarins la simplicité de leur langage. Ils disent que la lutte est rude et la force de l'adversaire terrible. Ils disent tout ce qu'a d'affreux cette boucherie⁸.

Ces mots traduisent assez clairement le décalage entre ceux qui se sont battus et qui savent, et ceux qui sont restés à l'arrière, bien à l'abri, et qui s'offrent le luxe d'imaginer. Devant une perception aussi idéalisée de la guerre, le vécu du soldat ne pourrait que se trouver en désaccord et préfère se taire, parce que de toute façon il ne sera pas compris.

A l'arrière tout le monde joue à la guerre. Vieux, femmes, enfants rêvent tous de faire du pâté d'Allemands (« -Si je les tenais, les « Boches », j'en ferais un pâté », VFM, 78), ou de tout détruire à Berlin (« -Moi, je voudrais que les Russes et les Français arrivent en même temps à Berlin et qu'ils détruisent tout », VFM, 80). De plus, ils organisent des batailles :

Certains, se découvrant soudain un génie de stratège, expliquent avec complaisance un plan d'opérations fantastiques. Ils sont sûrs de trouver un auditoire béat pour les applaudir. Au café, au restaurant, au bureau, ces guerriers en chambre ne tarissent pas et passent leur temps à combiner des batailles imaginaires. Ils parlent d'un air entendu, en connaisseurs. Ils sont graves, avec un grain de

⁸*Ibid.*, pp.118-119



mystère pour corser le discours, devinant toutes les tactiques, mais aveugles devant leur propre ridicule.⁹

Ce jeu de matamores était l'occupation majeure de beaucoup de gens, qui ne connaissaient pas le vrai front, le vrai combat. Ils imaginaient tous qu'ils allaient obtenir la victoire en une ou deux batailles : « Ils sont pour l'offensive, l'offensive coûte que coûte ¹⁰ » nous dit l'auteur.

Lorsque des soldats sont interpellés afin de donner des détails sur ces « cochons de Boches », leur réponse anéantit tout préjugé formé jusqu'alors :

« Ils répondirent : -Les Allemands ? Ce sont des hommes comme les autres.

On tendit à l'un d'eux un journal illustré, une de ces feuilles où s'alignent complaisamment des scènes sauvages soulignées de légendes grossières. Il refusa.

-Quand on en revient, dit-il, on ne parle plus comme dans les journaux. On sait ce que c'est... »¹¹.

Ecart ferme entre la « réalité » des civils et la « réalité » des soldats. Le soldat sait, alors qu'eux, à l'arrière, restent dans l'ignorance. Mais il n'essayera pas de les sortir de leur ignorance. Il préfère se taire car affaibli par la « terrible besogne ». Il ne veut pas mener une seconde lutte pour faire comprendre aux gens à l'arrière qu'ils sont dans le faux. Il a assez combattu, ou alors, il ne veut pas ébranler leur « patriotisme » en se montrant moins patriote qu'eux. C'est pourquoi à son retour du front, le soldat confronté à un autre monde, n'arrive pas à s'exprimer de façon cohérente :

-Le soldat qui revient du pays des morts après avoir affronté mille dangers, enduré les pires misères, versé les larmes les plus amères, n'a plus assez d'équilibre dans les idées pour narrer, même succinctement, tout ce que ses yeux ont vu. [...] -J'ai vu de bien tristes choses...J'ai assisté à des scènes trop horribles pour être dépeintes...et pendant treize mois !...Aller l'échine ployée, les dents serrées, la main crispée sur l'arme, le yeux fous... Aller au-devant de la mort... Voilà la dernière phase de ma campagne, l'attaque en Champagne où j'ai reçu cette blessure... Nous étions là, des milliers et des milliers...La tête encapuchonnée d'une cagoule, le couteau à la ceinture, le revolver, la grenade, le fusil...Les canons hurlaient... Un signal... Et ce fut la ruée, la vague des hommes qui devaient emporter dans son tourbillon des milliers d'autres hommes... Pendant deux jours j'ai marché en avant...rampant, courant, terré, râlant, le ventre creux, la gorge sèche... Une secousse qui me fit crier et

⁹ *Ibid.*, p.80

¹⁰ *Ibid.*, p111

¹¹ *Ibid.*, p.10



vomir le sang... L'ambulance... le flux des blessés... les imprécations... les supplications... les menaces... les prières !... Enfin l'hôpital, le lit tiède et doux, les bons soins, le repos, l'oubli...¹²

Le discours est haché, interrompu même par la censure, comme pour reproduire le « tohu-bohu » de la guerre. Ainsi, lorsqu'il se décide de parler, il ne réussit pas à articuler ses mots autour d'une phrase complète en laquelle l'ellipse narrative traduit le traumatisme de guerre.

Les soldats et les civils ayant des opinions différentes de par leurs existences inégales, leur vision n'étant pas la même, les soldats savaient qu'ils ne pouvaient changer l'opinion des gens. La solution était de se taire et de cacher ainsi leur « réalité ». Malheureusement, ce silence pouvait être parfois source de marginalisation.

L'exclusion sociale

Dans le décor paisible de l'arrière, l'image du soldat s'immisce ostensiblement dans la foule d' « hommes robustes, mis à la dernière mode » pour rappeler la réalité :

Parfois le flot s'immobilise, les têtes se tournent du même côté : c'est un scintillant képi de général qui attire l'attention.

Une jolie femme passe, on se retourne, on l'admire. La galanterie n'a pas perdu ses droits.

On pense à des futilités, on papote, on discute robes et chapeaux, sports et théâtres. La mondanité parisienne s'épanouit, mièvre et fade, dans ce bariolage de couleurs, ce concert de frivolité.

Et voici que passe, maigre et fruste dans sa capote de simple soldat, un de ces éclopés venus reprendre souffle à l'air natal. Il porte un bras en écharpe et marche, grave, au milieu de la rue. Au passage, des officiers le saluent. Les mots s'arrêtent sur les lèvres. Un frisson court dans la foule parée. Car ce blessé aux joues creuses, c'est le rappel à la réalité, c'est le reproche vivant, c'est le spectre apparu au banquet et glaçant les convives.¹³

Le militaire à l'arrière n'est donc pas chez lui, sa place est au front, et sa présence parmi les civils est vue comme une intrusion.

L'auteure ne s'interdit pas de nous parler des combattants en tant qu'inadaptés devenus impropres à la vie civile. Il est extrêmement frappant de constater que ces hommes qui n'hésitent pas à mettre leur vie en danger pour la défense du pays sont devenus des « marginaux », non pas à cause des terreurs de la guerre, mais parce que la société civile en a décidé ainsi. Marcelle Capy nous fait le récit d'une soirée à un concert patriotique où des

¹² *Ibid.*, pp.17-18

¹³ *Ibid.*, p.121



soldats, pauvrement habillés, se mélangent à la foule richement parée, dans l'espoir de passer « agréablement » leur soirée dominicale :

On n'osa pas les renvoyer. On les plaça à l'écart, dans un coin, tout au fond de la salle. Ils demeurèrent debout, l'un planté sur ses béquilles, l'autre appuyé sur son bâton. Nul ne leur accorda un mot aimable, un regard apitoyé, un sourire. Ils demeuraient des pauvres. Ils demeuraient les mal vêtus, les mal nourris, les humiliés.

L'assistance applaudissait les couplets héroïques et les soldats n'osaient bouger, glacés de honte.

A l'entracte, l'un d'eux s'éloigna, traînant sa jambe raide et maugréant :

-Nous sommes les pouilleux!

On le toisa avec dédain.

Ils étaient allés au danger. Ils avaient affronté le suprême sacrifice. Leur sang avait coulé.

Ils voulaient un peu d'affection. Ils croyaient avoir gagné une place égale à celle des gens cossus demeurés à l'arrière. Quelle candeur !¹⁴

Nous remarquons, bien évidemment, le ton critique de l'auteure, qui s'indigne devant la persistance des préjugés sociaux. Confronté à une telle société, le soldat ne peut que dissimuler sa présence et confiner ses paroles, si parole il y a.

Le soldat muet

La guerre a ôté aux hommes la parole. Walter Benjamin nous dit dans son essai « Le Narrateur »¹⁵, que les combattants sont revenus du front « non pas plus riches mais plus pauvres d'expérience communicable ». Partis sur le front avec la ferme conviction que la guerre allait être d'une durée assez brève, ils ont subi un changement dans la manière de percevoir la réalité ; leur élan patriotique s'est transformé en pacifisme ; leur chant est devenu silence. Le monde extérieur a changé, mais le monde moral a également subi des changements majeurs. L'expérience violente que les hommes ont eue sur le champ de bataille les a transformés, et leur a permis de comprendre ce qui est essentiel : la vie, l'amour, la famille. Une fois la guerre passée et la paix retrouvée, le silence s'imposa comme règle d'or. Les hommes avaient rempli leur devoir, mais marqués par la souffrance du combat, c'est au prix du mutisme qu'ils peuvent intégrer la société civile. Ils sont trop humains pour raconter la mise à mort de l'ennemi.

¹⁴ *Ibid.*, pp.108-109

¹⁵ Walter Benjamin, « Le Narrateur », in *Ecrits français*, trad. fr., Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1991, pp.264-298



La figure du survivant-écrivain, témoin des horreurs de la guerre, s'impose dans la littérature d'après-guerre, produisant une littérature de témoignage, d'où émerge un nouveau type de personnage romanesque : le soldat silencieux. Ce personnage se retrouve dans la nouvelle *Les Etrangers*, d'Henri Barbusse, où des soldats, reçus dans une maison de l'arrière par une jeune fille qui tente d'établir un dialogue avec eux, restent muets. Le silence s'impose avec une telle violence que les mots de la jeune fille se décomposent progressivement au point qu'elle renonce, elle-même, à parler¹⁶.

Les soldats de Marcelle Cappy ne veulent pas, eux non plus, parler de la guerre. Ils veulent l'ignorer, voire l'oublier, ils « ne parlent plus comme dans les journaux », car ils connaissent la vérité. En effet, de retour à l'arrière, ils sont soumis à des discours contraints, fabriqués par l'appareil de censure. Ils prennent acte de l'insidieuse censure sociale, qui dénie toute véracité au discours vrai sur la guerre. Les soldats réalisent que les gens, endoctrinés par l'Etat, imaginent la guerre comme une fameuse aventure, propre à sublimer l'existence des soldats. Le bavardage convenu de l'héroïsme prédomine, et les civils ne peuvent pas comprendre l'attitude des ces soldats qui disent : « -Les Allemands ? Ce sont des hommes comme les autres. » (*VFM*, 10). Devant une telle conception de la guerre les soldats savent que leurs mots ne suffiront pas pour changer les discours des civils...

L'image stéréotypée du poilu et la mise en scène de la guerre sont des incongruités qui mettent le soldat mal à l'aise. Les représentations théâtrales qui mettent en scène les soldats et la guerre ne sont que des reproductions erronées de la réalité. Marcelle Cappy nous parle des spectacles qui présentent une image subvertie du soldat français :

L'acteur esquisse des gestes de meurtres, rit à se disloquer les mâchoires, sue à grosses gouttes pour mimer la sauvagerie «poilu», puis rentre dans les coulisses après une gambade et un salut militaire. D'autres fois, c'est une demoiselle à robe courte et pailletée, largement échancrée à la gorge, qui vient vous susurrer un couplet. Elle gargarise des roulades et, cependant que sa jupe se lève polissonne sur des mollets appétissants, elle chante, elle aussi, ces pauvres bougres de «poilus» adorant la guerre, qui leur permet d'enfoncer «Rosalie» dans la «panse» des Boches et d'agoniser à leur tour dans la béatitude. En fin de compte, le «poilu» qu'on nous représente est un sauvage et un inconscient, un être tout haine, hors nature. Est-ce la vérité? Non. Les soldats qui se trouvent dans les tranchées, contraints à la plus redoutable besogne qui soit, ne sont pas devenus des brutes. Ils sont demeurés des hommes, des

¹⁶ Cf. Carine Trevisan, *Les fables du deuil*, Paris, PUF, 2001, pp.150-151



hommes qui souffrent, qui aiment, qui comprennent. C'est cette humanité douloureuse et loyale qu'on bafoue à l'intérieur par des phrases ronflantes ou des couplets grivois.¹⁷

Ainsi, il est facile à comprendre pourquoi le soldat, de retour parmi les civils, ne trouve plus sa place. Il est incompris.

Comment dire l'horreur ?

Comment nommer l'innommable ? En l'absence d'un lexique qui puisse dire l'effroi et la souffrance, le silence est nécessaire. La mort ne peut pas être racontée, les images apocalyptiques ne peuvent pas être décrites, on ne peut plus haïr ou vouloir tuer, après une expérience aussi affreuse :

Ils n'ont aucune parole de haine ou d'injure à l'égard de l'ennemi. Ils se sont défendus, et maintenant ils ne sont plus que des malades, des êtres à la chair souffrante, qui ont besoin de repos et de silence. Et, parfois, ils abaissent leurs paupières, comme s'ils voulaient épargner aux autres des visions d'horreur gravées dans leurs prunelles... [...] Et, quand ils prononcent ces mots : « la guerre », leur voix s'étrangle. Ils parlent d'elle doucement, la figure grave. Ils savent combien elle est redoutable, terrible, au-delà de tout ce qu'un cerveau d'homme peut imaginer.¹⁸

Il y a un besoin d'occulter la guerre, qui se lit dans l'utilisation récurrente de l'indéfini pour la désigner, et dans son absence des discours. On parle de quelque chose qu'on ne veut pas nommer. Le pronom indéfini « on » s'installe dans le discours lorsque les soldats sont appelés à « renseigner la foule » : « on allait, on venait », « on dormait », « on tirait, on recevait la grêle des balles », « on n'avait pas le temps » (VFM, 12). Ce refus de nomination, même pour parler d'eux, montre le besoin de fondre dans l'anonymat, pour ne pas être lié de façon personnelle à la guerre, ou être identifié à elle.

Absente des discours, la guerre se lit ainsi sur les visages des soldats, qui reviennent « vouëtés, vieilliss, graves », et « muets » (VFM, 12). L'auteure même emploie le syntagme nominal « redoutable besogne » (p.7 et p.46) pour parler de la guerre, comme si elle avait du mal à prononcer le mot « guerre », ou pour marquer son caractère dangereux.

L'armée, elle, prend l'aspect de troupeau de moutons qui exécutent sans poser de questions : « Ils ne savent pas pourquoi il a fallu que toute la jeunesse de l'Europe s'entre-choquât. Ils tuent. Ils se font tuer. Et ils se taisent. » (pp.46-47). Le silence encore ! Dans les lettres que les

¹⁷ *Op.cit.*, pp.6-7

¹⁸ *Ibid.*, p.13



soldats envoient à leurs familles, ils ne veulent pas évoquer la guerre ou leurs souffrances, ils s'intéressent à la vie :

Leur cœur est resté attaché à la terre. Dans leurs lettres, ces lettres naïves que la femme lit à haute voix aux parents, aux voisins, aux amis assemblés, ils ne parlent pas de leurs souffrances. C'est à elles qu'ils pensent, elle, la terre qu'ils ont foulée. Ils questionnent. La récolte est-elle abondante ? Le champ est-il labouré ? Le blé est-il semé. Les vignes sont-elles en bon état ? Ils donnent des conseils, fruit de leur expérience. Ils approuvent, critiquent, s'inquiètent.

Chaque semaine les femmes rendent compte aux absents du travail accompli.¹⁹

Tous ces récits concordent sur un seul point : le mutisme des soldats. Ceux-ci ne veulent pas se rappeler la guerre, ils la retranchent de leurs discours, comme si cela pourrait effacer la cruelle réalité. Le silence est vu comme une nécessité afin de préserver les gens à l'arrière de quelque « vérité » choquante.

Avec la Première Guerre Mondiale, nous constatons que la littérature se focalise davantage sur la blessure psychique du combattant. Il est désormais possible d'admettre la souffrance de l'individu : le soldat n'est plus le brave héros qui donne sa vie pour la patrie sans montrer sa douleur, une machine de guerre prête à se battre sans condition, ou une brute sanguinaire sans âme qui ne ressent que haine envers son ennemi. Le soldat est un être en chair et en os, et c'est ainsi que nous le découvrons dans *Une Voix de femme dans la mêlée*. Bien que le roman de Marcelle Capy ne soit organisé qu'à partir de témoignages et d'observations prises sur le vif, le lecteur découvre dans ce livre des hommes désabusés, victimes des violences de la guerre, qui n'arrivent plus à rétablir le contact avec la société. Il ne s'agit pas d'un texte du survivant de la guerre, mais d'un texte qui rend hommage au survivant de la guerre. La voix de femme qui résonne à travers le roman reconforte les soldats traumatisés, en leur assurant son entière compassion. Marcelle Capy sait que ces hommes subissent une crise identitaire suite à l'expérience traumatisante de la guerre, et qu'ils ont besoin du soutien collectif afin de se reconstruire.

¹⁹ *Ibid.*, p.47